

Dimanche 9 février 2014 2 Pierre 1, 16-19 (20-21)

Bettina Schaller
Guebwiller

Le passage est l'un des éléments d'un diptyque. Les versets 16-18 évoquent l'épisode de la Transfiguration, les versets 19-21 la parole des prophètes dans l'Écriture. La péricope proposée mord donc sur le second élément, nous privant - si l'on s'en tient là - d'une conclusion déterminante.

L'auteur se présente comme Syméon Pierre, apôtre de Jésus-Christ (2 Pi 1, 1). La recherche tient néanmoins cette lettre pour une lettre pseudépigraphique - du grec *pseudo* (faux) et *graphia* ou *graphè* (écriture) -, écrite dans les années 125-130, à Rome ou à Alexandrie. Lettre « catholique », s'adressant à l'ensemble des chrétiens, elle est aussi polémique, réponse aux détracteurs de la foi chrétienne ; celle-ci, pour les détracteurs, se ridiculiserait avec ce retard de la Parousie qui démontrerait l'inanité de cette religion. Pourtant la promesse d'un Jour du Seigneur est ferme (1 Pi 3, 1s). Alors, quand même, comment croire encore ? Que croire, à qui se fier ?

Si près de vingt siècles nous séparent de la période primitive du christianisme, la question posée nous fait remonter le temps de manière allègre : aujourd'hui, comme déjà pour ceux de la troisième génération après la venue de Jésus, le temps fait son œuvre de sape quant à l'espérance ; que nous soyons du deuxième siècle ou du vingt et unième, nous sommes une seule et même génération, celle de l'attente. Et si pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans (2 Pi 3, 8), l'histoire, longue à nos yeux, perd de son importance chronologique, pour être approchée de manière qualitative : le temps est celui de la conversion du monde (2 Pi 3, 9).

Le mode pseudépigraphique aurait quelque difficulté à se faire admettre aujourd'hui : au temps de la propriété intellectuelle, un tel écrit passerait pour un vrai faux et serait jeté au rebut. Mais dans le monde ancien, placer un écrit sous la bannière d'un homme fameux ne passe pas tant pour de l'usurpation que de l'honneur, en se revendiquant d'une haute autorité. Le meilleur exemple est celui du Pentateuque prétendument écrit par Moïse - alors même que sa mort y est racontée... Cette lettre revendique ainsi l'autorité de Pierre et l'on s'étonne moins de retrouver l'épisode de la Transfiguration auquel il a participé - selon le témoignage des évangiles. Autrement dit, le (pseudo) Pierre écrit comme témoin oculaire de la vie de Jésus. Le fait d'être témoin oculaire change tout quant au poids des mots.

Pourtant sommes-nous tout à fait rassurés ? S'il faut s'appuyer sur un écrit pseudépigraphique d'une part, et d'autre part sur la parole des prophètes du passé (2 Pi 1, 19), fut-elle prévoyante, serait-ce un blanc seing ? Peut-on faire confiance *ipso facto*, croire seulement parce que les uns ont écrit (les prophètes) et que les autres (témoins oculaires) ont vu ? Faut-il prendre toute parole pour « parole d'Évangile » ?

Il en est peut-être ainsi si nous nous arrêtons au verset 19 ; la foi peut apparaître alors quelque peu mécanique : on croit parce que c'est écrit ou parce que quelqu'un l'a dit. Si nous poursuivons, nous lisons que les versets 20-21 font la différence entre une interprétation « privée » (*litt.* issue de la volonté de l'homme - *thélémati anthrôpou*) et une interprétation produite par l'Esprit Saint (*litt.* parlant sous la manifestation de l'Esprit saint - *alla hupo pneumatos agiou phénoménoi élalésan*).

Que ce soit dans l'événement de la Transfiguration (par une « voix venant du ciel ») ou dans les écrits des prophètes, Pierre revendique une intervention supra humaine qui donne autorité à ce qui est annoncé. Ce qui est annoncé par les prophètes et les apôtres ne relève pas de leur imagination ; l'Esprit est à l'œuvre, si bien que ce qu'ils annoncent relève du témoignage d'une parole extérieure qui « pousse » à dire.

Au temps de l'Eglise primitive, tout autour du bassin méditerranéen, tout est religieux. Cependant, Pierre fait état des « fables sophistiquées » (v. 16, *sesosphisménois muthois*). L'emploi de ce terme donne à penser aux philosophes sophistes, dont le plus célèbre est Protagoras (Ve s.). Ce philosophe, selon Diogène Laërce, « est le premier à dire que sur toutes choses il y a deux arguments, qui s'opposent entre eux » et que « De toutes choses, la mesure est l'homme : de celle qui sont, qu'elles sont ; de celles qui ne sont pas, qu'elles ne sont pas ». Il était donc un philosophe qui, d'une part, s'employait à la contradiction, d'autre part établissait l'homme comme juge de la réalité des choses. « Des dieux, je ne puis savoir ni qu'ils existent, ni qu'ils n'existent pas : car beaucoup d'obstacles empêchent de le savoir, l'obscurité (de la question) et la brièveté de la vie de l'homme » (Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, Paris, Livre de Poche (Classiques modernes), 1999, p. 1088-1089). Ce dernier propos le rangerait dans la catégorie des agnostiques. Ses livres auraient été brûlés sur la place publique et le philosophe aurait été expulsé par les Athéniens - en ce temps-là, on ne plaisante pas avec ces choses-là.

Le clivage, dans la lettre de Pierre, semble rendre compte de cette alternative : entre une existence où l'homme décide de ce qu'est la réalité du monde, et une existence où l'homme interprète le monde à partir d'une grandeur, d'un dieu ; entre une pensée humaine - au sens d'une pensée issue de son propre raisonnement - et une parole spirituelle - au sens d'une pensée issue d'un « ailleurs ».

Aujourd'hui, et depuis Karl Marx en particulier (*Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, 1843, voir ci-dessous l'extrait célèbre), il est devenu classique de faire de la religion en soi un refuge pour personnes faibles et opprimées (« opium du peuple »), un pur « produit de l'imagination », une illusion, un signe d'imaturité, le comblement d'un « besoin », etc...

Le fait d'être croyant ne met pas à l'abri de penser et de croire de façon humaine ; ce clivage passe donc, en fait, à l'intérieur de soi-même ; c'est pourquoi le discernement est nécessaire - il passe par l'écoute intérieure, la « tradition » de la foi, le partage communautaire. De plus, nous sommes enclins, peut-être même de plus en plus, à faire des mélanges entre différentes approches spirituelles, entre

une approche philosophique du monde et une approche religieuse du monde. D'autre part, cet autre clivage est installé : entre le croyant et l'athée.

L'intériorité du clivage échappe le plus souvent au regard de l'athée, extérieur à la foi. Celui-ci ne correspond pas, le plus souvent, ou tout au moins de la part de l'athée irréductible ou manifestation hostile, à ce qui est vécu par le croyant ; il faut donc résister à la caricature. Dans la bouche d'un croyant, la foi sera un appel irrésistible, un saisissement, qui perdure au-delà du pire ou du « malgré tout », un désir plus qu'un besoin, une inquiétude plus qu'un confort, une confrontation au réel plus qu'une échappée hors du réel, des questions plus que des réponses, une espérance « à mains nues » plus qu'un savoir ou une certitude. Le croyant est plus humble que ne le pense (et ne l'est) parfois l'athée lui-même, quand il ne désespère pas de sa propre incrédulité en bredouillant sa foi.

La véritable assise du croyant est moins lui-même qu'une parole en laquelle, « poussé » par l'Esprit, il se fie. Il est conduit à croire des choses raisonnablement incroyables et pourtant, de son point de vue, bien réelles. N'est-il pas réel que l'homme puisse être libéré par le regard bienveillant de Dieu ? N'est-il pas réel que l'homme puisse trouver en Jésus le Christ, son frère qui le mène sur le chemin de l'amour véritable ? N'est-il pas réel que les forces de vie puissent l'emporter sur les forces de mort ?

Au moins peut-on s'accorder, entre athées et croyants, sur le fait que la foi elle-même est réelle et non pas une illusion (même si l'athée pensera, de plus, que ce à quoi le croyant croit est une illusion ou le résultat de son imagination fertile ou peureuse) ; sur le fait qu'authentique, elle puisse produire de bons fruits. Elle est effectivement mouvement de l'homme, poussé par l'Esprit vers une vie définie à lumière de l'Évangile de Jésus-Christ, vivant avec nous et pour nous.

« Pour l'Allemagne, la critique de la religion est finie en substance. Or la critique de la religion est la condition première de toute critique. L'existence *profane* de l'erreur est compromise, dès que sa *céleste oratio pro aris et focis* a été réfutée. L'homme qui, dans la réalité fantastique du ciel où il cherchait un surhomme, n'a trouvé que son propre *reflet*, ne sera plus tenté de ne trouver que sa propre *apparence*, le non-homme, là où il cherche et est forcé de chercher sa réalité véritable.

Le fondement de la critique irréligieuse est celui-ci : *L'homme fait la religion* et ce n'est pas la religion qui fait l'homme. La religion est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore trouvé, ou bien s'est déjà reperdu. Mais *l'homme* n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme c'est *le monde de l'homme*, c'est l'État, c'est la société. Cet État, cette société produisent la religion, *une conscience erronée du monde* parce qu'ils sont eux-mêmes *un monde faux*. La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son *point d'honneur* spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la *réalisation fantastique de l'essence humaine*, parce que l'essence humaine

n'a pas de réalité véritable. La lutte contre la religion est donc, par ricochet, la lutte contre *ce monde*, dont la religion est l'*arôme* spirituel.

La misère religieuse est, d'une part l'*expression* de la misère réelle et d'autre part, la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit. C'est l'*opium* du peuple.

Le véritable bonheur du peuple exige que la religion soit supprimée en tant que bonheur *illusoire* du peuple. Exiger qu'il soit renoncé aux illusions concernant notre propre situation, c'est *exiger qu'il soit renoncé à une situation qui a besoin d'illusion*. La critique de la religion est, en germe *la critique de cette vallée de larmes* dont la religion est l'*auréole* [...] La critique de la religion désillusionne l'homme, pour qu'il pense, agisse, forme sa réalité comme un homme désillusionné, devenu raisonnable, pour qu'il se meuve autour de lui et par suite, autour de son véritable soleil. » (<http://books.google.fr/books>).